

Robert Aulotte

RONSARD - POÈTE TOTAL

Avec l'année 1985 se sont achevés les temps de la grande commémoration ronsardienne: heureuse récapitulation de la gloire ainsi renouvelée du prince des poètes, mort le 27 décembre 1585, dans son cher prieuré de Saint-Cosme, après des semaines de souffrances, des jours d'inquiétudes, de "bourrelles" heures d'insomnie, auxquelles le pavot n'apportait nul remède. Cette mort "des extremes douleurs, medecin et confort"¹, mort inscrite dès le départ dans la destinée de l'homme:

Naissance et mort est une mesme chose²

le poète l'avait accueillie d'autant plus volontiers qu'il s'était déclaré tout à fait sûr que son "gentil soin d'une Muse sacrée" la vaincrait en fin de compte:

Sinon pour tout jamais, au moins pour un longtemps³

Et de fait, depuis la timide réhabilitation de Sainte-Beuve, qui mettait un terme à une longue période d'oubli, n'avons-nous pas toujours:

En l'esprit ses escrits, s o n nom en nostre bouche?⁴

¹ *Hymne de la Mort*, O. C., t. 8, p. 178. Toutes les références sont faites à cette édition Laumonier-Lebègue-Silver des *Oeuvres complètes* de P. de Ronsard, Paris 1924-1975.

² *La Salade*, O. C., t. 15 (1), p. 84. Cf. le "Car naissans, nous mourons" de l'*Hymne de la Mort* (v. 312).

³ Cette citation et la précédente sont tirées de l'*Élégie pour Hélène* (1584), O. C., t. 18 (1), p. 35 (vv. 58 et 60) et édition R. Aulotte, *Amours de Marie, Sonnets pour Hélène*, Paris, Imprimerie Nationale, 1985, p. 310.

⁴ *Ibidem*, p. 36, v. 70.

Comment expliquer cette survie? Sans doute, d'abord, par le fécond bouillonnement (peut-être entretenu lui-même par la vague d'enthousiasme, dont a bénéficié la poésie baroque) des études ronsardiennes dans le monde entier, depuis cinq ou six lustres. Critiques littéraires, professeurs, historiens, historiens du livre et historiens de l'art, héraldistes, chartistes, spécialistes des médailles, philosophes, grammairiens linguistes, musicologues ont, en effet, dans leurs approches particulières, éclairé tel ou tel aspect de la vie du poète, accru notre intelligence de son oeuvre.

Mais l'érudition, à la vérité, n'explique pas tout, ne peut tout expliquer. Ses démonstrations, souvent solides parfois spécieuses, à l'occasion brillantes, n'arrivent pas parce qu'elles restent toujours ponctuelles, à rendre un compte complet de ce qui fait, pour notre esprit et notre coeur, l'irrésistible attrait d'un écrivain de génie. Si Ronsard nous envoûte, ce n'est pas parce que son oeuvre est de plus en plus "épiée", de plus en plus fouillée. On pourrait même dire - sans cultiver le paradoxe cher à la Renaissance - que tant d'études savantes ont, en quelque sorte, "pouldroyé" le poète, réduit en éclats le miroir auquel il dit ressembler⁵ et qu'il voulait que nous tendît son oeuvre saisie, autant que possible, dans son ensemble.

Ce qui nous plaît en Ronsard, par delà les modes qui ont, par exemple, si longtemps dédaigné la magnifique moisson des *Hymnes*, par delà les discordants discours de la critique littéraire, ce qui fait de lui le plus grand poète de son temps, c'est, pour reprendre une expression de Gilbert Gadoffre⁶, le Ronsard "poète total".

"Poète total" qu'est-ce à dire? J'entends par là un homme qui, avec toute la diversité de sa richesse humaine, "crée" durant toute sa vie et dans tous les domaines de l'activité poétique. Or, Ronsard me semble, précisément, et cet homme et ce créateur possédé par la fureur des Muses, par le "feu di-

⁵ "Je ressemble au miroir, qui toujours représente / Tout cela qu'on luy monstre et qu'on fait devant luy". O. C., t. 17 (1), p. 247.

⁶ G. G a d o f f r e, *Les quatre saisons de Ronsard*, Paris, Gallimard, 1985, Introduction, p. 8. Nous devons ici beaucoup à cette stimulante introduction, suivie d'un remarquable choix de beaux poèmes.

vin", ce qui cherche à unir le monde du réel et celui de l'imaginaire, celui de la fantaisie et celui du sacré.

S'il est, au plan humain, une personnalité complexe, difficile à cerner, c'est bien la sienne. Né sous le signe de Saturne, il se dépeint dans l'*Élégie à Grévin* comme

[...] opiniâtre, indiscret, fantastique,
Farouche, soupçonneux, triste et mélancolique,
Content et non content, mal propre et mal courtois⁷,

mais il sait aussi - et pas seulement dans le *Folatrissime voyage d'Hercueil* -

Chasser avec le vin le soin et les malheurs⁸

Lui qui ne rêve que "d'une vie patriarcale, à la fois aristocratique et champêtre"⁹ est bien souvent contraint, par ses fonctions, de quitter à regret la terre vendômoise de son enfance pour passer la plus grande partie de son existence à la Cour, dans le sillage pipeur des princes et des Rois. En fait, Ronsard est pleinement l'homme de son temps, d'un temps d'éclats et d'éclatements. Écoutons-le, dans le *Discours à Nicolas de Neufville*, composé en 1580 ou 1581:

J'ay veu lever le jour, j'ay veu coucher le soir,
J'ay veu greller, tonner, éclairer et pluvioir,
J'ay veu peuples et Rois et, depuis vingt années,
J'ay veu presque la France au bout de ses journées,
J'ay veu guerres, débats, tantost tréves et paix,
Tantost accords promis, redefais et refais,
Puis defais et refais"¹⁰.

Sa vie variée, dont les anaphores évoquent ici déroulement, il l'a commencée sous François Ier, dans l'atmosphère encore médiévale des premières décennies du siècle, temps des grasses gaillardises, du vert printemps des espoirs et du sa-

⁷ O. C., XIV, p. 195.

⁸ *Amours diverses*, 1578; pièce passée dans les *Sonnets pour Hélène*, II, en 1584. O. C., t. 17 (1), p. 319.

⁹ M. D a s s o n v i l l e, *Ronsard. Étude historique et littéraire*, I, Genève, Droz, 1968, p. 191.

¹⁰ Ce discours paraît en 1584. O. C., t. 18, p. 37.

voir, époque que ne troublent pas trop la défaite de Pavie (ne sera-t-elle pas compensée par la naissance providentielle du poète?) ni les vagabondages d'un imaginaire tout peuplé de sorcières, de loups-garous, parcouru par ces fantastiques chasses nocturnes que l'on retrouvera dans *Les Daimons*. Cette vie, il la continue, dans les vingt premières années de la tragédie nationale, pour l'achever, cinq ans plus tard, au plus sombre moment du règne de Henri III. Comment douter que ce temps de contrastes et de conflits, où tout se joue, aux plans intellectuel, philosophique et moral, aux plans politique et religieux, l'ait marqué au plus profond et qu'il se reflète tout entier dans toute son œuvre? L'obsession des coups de Fortune (dont la soudaine attaque de demi-surdité qui l'accable jeune encore, avant de lui valoir la célébrité de l'aveugle Homère, et le désastreux trépas du roi Henri II, dans un stupide accident de tournoi, sont, à ses yeux, des cas exemplaires), la hantise de "l'invincible destin", qui, à certains moments, manque d'ébranler sa foi dans la Providence¹¹ ont leur place, à côté de cet extrême appétit de jouir qu'il affiche, peut-être pour exorciser ses peurs, sans doute parce que, pour lui, l'élan érotique est souvent la condition nécessaire de l'élan poétique, assurément parce que son époque "mêlée" l'a intimement confirmé dans cette constatation qu'il exprimera en vers, aux environs de 1579:

Toujours avec la lyesse

La tristesse

Se mesle segrettement¹².

Curieuse rime que celle de *lyesse* avec *tristesse*. Curieuse et éclairante. Nous aurions tort de ne voir Ronsard que sous les traits qu'on lui prête traditionnellement d'un aimable viveur, de ne le considérer, à travers certains poèmes des *Amours*, que comme le chantre épicurien d'un insistant et impatient *Carpe Diem*. De ce qu'on appelle - à tort - son hédonisme, nous avons, en réalité, à percevoir la fondamentale résonance tragique: celle que fait entendre un homme hypersen-

¹¹ Cf. *ibidem*, p. 37, vv. 17-22.

¹² *Les Bacchanales ou le Voyage d'Hercueil*, O. C., t. 3, p. 217. La pièce parut en 1552.

sible au changement des milieux, des modes et de ses propres impulsions, un homme emporté d'abord par le désir de participer pleinement à un univers de beauté totale et qui devient, au fil des ans, inquiet, angoissé même devant le temps qui s'enfuit, devant l'inéluctable altération des êtres et des choses, devant le naufrage de plus en plus prévisible du rêve humaniste.

On conçoit dès lors que la chronique en vers de ce témoin, de cet acteur sensible, d'un temps en perpétuelle mutation, échappe à toute entreprise d'opération réductrice, le poète lui-même n'ayant jamais réussi à ramener à l'unité son oeuvre multiple, malgré toutes ses tentatives de regroupements, de rassemblements. Comme l'a bien vu Laumonier, cette oeuvre que Ronsard crée sans discontinuer pendant près de quarante ans est "un monde dont les limites s'élargissent à mesure qu'on l'explore plus avant", un monde que nous découvrons avec le même étonnement émerveillé que celui des gens de la Renaissance devant les révélations de tous ordres qui leur étaient faites.

Nul poète français n'a mis tant de cordes à sa lyre, nul n'a tiré de sa trompette autant d'éclatantes sonorités que l'a fait Ronsard, depuis l'*Ode des beautés qu'il voudroit en s'amie* (1547) et l'*Hymne de France*, antérieur à 1550, jusqu'à la bouleversante série des sonnets de l'agonie, dans la plaquette posthume des *Derniers vers*, en passant par les piaffantes *Odes*, par les recueils amoureux où il ne soupire sensuellement que la chanson d'un mal aimé qui a "joué aux detz s o n coeur et s e s amours"¹³, par les *Folastries* à la verdeur volontiers provocante, par les *Hymnes* qui, soulevés par leurs mythes, volent de la terre jusqu'au ciel, par les *Discours* polémiques du vibrant porte-parole de la cause catholique, par l'avortée *Franciade* de 1572. Rival de Dircéan Pindare et d'Horace Apulien, pétrarquiste qui dénoncera bientôt l'imposture de l'amant de Laure, platonisant qui finit par déclarer que:

L'esprit ne sent rien que par l'ayde du corps¹⁴,

admirateur d'Anacréon et de l'*Anthologie grecque*, imitateur li-

¹³ *Sonnets pour Hélène*, I, 13, O. C., t. 17 (1), p. 207.

¹⁴ *Sonnets pour Hélène*, I, 20, O. C., t. 17 (1), p. 213.

bre de Marulle, bon connaisseur de la tradition hermétique, il a fait, dans le plus complet des parcours poétiques, l'essai de tous les genres (qu'ils vinssent de l'antiquité, du Moyen Age français ou de la Renaissance italienne), de tous les tons (du plus moralisateur au plus obscène), de tous les styles (du plus élevé au mignard "beau style bas"). Courtisant "Apollon, Erycène et le vin"¹⁵, tour à tour lyrique, bacchique, bucolique, élégiaque, épique, satirique, pamphlétaire, scientifique, cosmique, quemendeur aussi et flatteur, mais toujours convaincu qu'il est l'inspiré, l'initié, l'intercesseur privilégié entre Dieu (ou les dieux) et les hommes.

Allons plus loin. Au véritable poète-interprète, il faut une langue authentiquement poétique. Cette langue, Ronsard, poète total, l'a créée lui-même au fur et à mesure de ses besoins, la remodelant sans cesse dans le désir de la rendre toujours plus expressive, plus belle; mieux encore, il a, comme le remarque G. Gadoffre, créé "l'idée même de la langue poétique"¹⁶. On admet généralement qu'il a pris sa part dans l'élaboration de cette *Defence et Illustration de la Langue françoise* qu'il devait laisser signer d'un nom plus noble encore que le sien. Il est sûr, en tout cas, que, dans son orgueilleux et globalisant dessein de prendre "stile apart, sens apart, euvre apart"¹⁷, il fut, lui seul, capable de fournir de notre langue amplifiée, magnifiée, la plus éclatante et la plus persévérante illustration. Et si, plus que tout autre, il est parfaitement conscient de la charge poétique de chacun, pris isolément, des mots qu'il a élus, il sait, aussi, que la musique, étant une des composantes de l'harmonie générale du monde qu'il veut exprimer tout entier, il n'est pas de poésie sans musique, celle-ci devant, dans son esprit, servir celle-là, qui lui confère, en échange, une part de sa divine essence¹⁸. C'est donc en poète d'abord que lui, qui n'avait

¹⁵ Elegie *Voici le temps, Candé...*, O. C., t. 17 (1), p. 382. En 1584, on lit "Je courtize Bacchus, Erycine, Apollon". "Erycine" désigne Vénus appelée ainsi du nom du mont Eryx en Sicile où elle avait un temple (note de Laumonier).

¹⁶ G. G a d o f f r e, *op. cit.*, p. 8.

¹⁷ Au lecteur (en tête des *Odes*), O. C., t. 1, p. 45.

¹⁸ Voir G. D u r o s o i r, *Ronsard et les musiciens des Amours*, "Etudes Champenoises", Reims 1986, n° 5, pp. 88-106.

pas l'expérience musicale d'un Marot ou d'un Saint-Gelais¹⁹, se lance dans l'aventure de cette création sans précédent que constitue le *Supplément musical des Amours* de 1552. Laissons aux musicologues le soin de décider si l'accord entre le poète et ses musiciens, Janequin, Certon, Goudimel et Muret, a été aussi parfait que l'a écrit Fernand Desonay²⁰. L'essentiel, pour nous, est qu'en présentant le recueil des *Amours* comme le premier ensemble profane destiné à la musique, Ronsard ait permis, en 1552, "l'entrée massive et triomphale du sonnet dans l'histoire de la poésie et de la chanson françaises"²¹, faisant oeuvre, ici encore, de poète et de poète total, attentif à tout ce qui pouvait, auprès de son public, augmenter et enrichir les pouvoirs prestigieux de cette poésie qui, depuis son enfance, était sa seule vie vraie.

Si nous voulons l'apprécier pleinement, l'aimer autant qu'il le mérite, c'est donc comme poète total, comme poète de la "plus copieuse diversité", qu'il nous faut l'envisager, sans nous en tenir aux présentations partielles que l'on fait trop souvent de lui. Même s'il avait des préférences don-juanesques (et d'époque) pour "les beautés de quinze ans, enfantines"²², il n'a pas chanté que les jeunes filles en fleurs; même s'il s'est particulièrement plu, dans un esprit renaissant, à célébrer les aubes safranées, ses poèmes se situent à toutes les heures du jour (celles du soleil "ardent et flamboyant" du "plein midi", celles du soir où s'éteignent les chandelles, celles de la brune nuit); à toutes les saisons (du joyeux printemps des reverdies, "pompeux de sa richesse" à l'hiver qui "enfarine de neiges blanches les branches des pins"²³ en passant par l'étincelante canicule de l'été, "prince de l'année" et par l'automne, temps des bouillonnantes vendanges angevines); à tous les âges de la vie, à tous

¹⁹ Voir B. J e f f e r y, *The idea of Music in Ronsard's poetry*, [dans:] *Ronsard the poet*, ed. T. Cave, Londres, 1973 p. 210. Saint-Gelais dut une partie de sa réputation au fait qu'il chantait ses poèmes en s'accompagnant au luth.

²⁰ F. D e s o n a y, *Ronsard poète de l'Amour. Livre premier: Casandre*, Bruxelles, Palais des Académies, 1965, p. 132.

²¹ G. D u r o s o i r, *loc. cit.*

²² *Amours*, O. C. t. 4, p. 21 (correction de 1584-1587).

²³ *Ode à Melin de Saint-Gelais* (1553), O. C., t. 5, p. 165.

les jeux capricieux du destin, à toutes les tromperies de l'amour, aux tristesses de la vieillesse, aux affres de la mort, "ingrate et odieuse"²⁴ et pourtant, *in fine*, souhaitable.

Dans la *Deffence et Illustration...* (II, XI), Du Bellay donnait du vrai poète cette admirable définition: "Celuy sera veritablement le poete que je cherche en nostre langue, qui me fera indigner, apayser, éjouir, douloir, aymer, haïr, admirer, étonner, bref qui tiendra la bride de mes affections, me tournant ça et la à son plaisir". Le poète que Du Bellay appelait de ses vœux, ce fut Ronsard, homme de chair, avec son immense culture, ses nerfs, sa capacité de tout sentir et de tout faire sentir. C'est par le charme spirituel qu'il exerce et par l'émotion qu'il suscite que Ronsard - dont l'oeuvre allie si harmonieusement l'intelligence aigüe et la sensibilité frémissante - est devenu le paragon parfait des poètes. Balzac disait, songeant aux poètes classiques, que Ronsard n'était que le commencement d'un poète. Il avait tort: Ronsard est pleinement poète; il est tout le poète. Créateur d'une poésie, du mouvement et de la solidité, d'une poésie qui réunit toutes les qualités, qui nous instruit, nous enchante et nous émeut, qui sait merveilleusement immortaliser l'éphémère par les ressources magiques de son chant. Créateur, aussi, de poètes, comme il le dit dans la splendide *Ode à Michel de l'Hospital* où, tel un démiurge, il évoque

[...] Ceux q u' i l v e u t faire Poetes
Par la grace de sa bonté²⁵.

Alors, peut-on imaginer poète plus totalement Poète que lui, poète plus naturellement appelé à faire voler ses vers dans la mémoire des hommes? Montaigne, qui doutait de la validité de toutes les opinions humaines, ne doutait pas de la survie de Ronsard, "plein" comme le Soleil, "d'immense grandeur" et dont il a, de façon significative, placé les vers au centre lumineux de son apologie du doute créateur²⁶. Comme

²⁴ *Discours amoureux de Genève* (1564), O. C., t. 12, p. 266.

²⁵ O. C., t. 3, p. 145 (1552). Leçon de 1567-87.

²⁶ M. de Montaigne, *Apologie de Raymond Sebond*, éd. P. Porteau, Paris, Aubier, 1937, lignes 3483-3497 (l'ensemble comprend 7552 vers).

lui, qui aimait tant la poésie, saluons ce "beau, ce grand soleil de la Renaissance: Pierre de Ronsard".

Université Paris-Sorbonne IV
France

Robert Aulotte

RONSARD - POETA TOTALNY

Przyczyną niesłabnącego zainteresowania poezją Ronsarda jest według autora artykułu to, że Ronsard jest poetą "totalnym", tzn. takim, który przez całe swoje życie, całym bogactwem swego człowieczeństwa tworzył poezję we wszystkich jej odmianach.

Na bogactwo osobowości składa się u Ronsarda jego własna uczuciowość, która łączy w sobie zarówno wesołość, jak i melancholię, radość życia i strach przed losem, a także to, że był on wrażliwym świadkiem i uczestnikiem wydarzeń swojej niespokojnej, burzliwej, ale bogatej i niezwyklej epoki.

Tworząc przez całe życie (z górą 40 lat), Ronsard, jak żaden inny poeta próbował swoich sił we wszystkich rodzajach poezji: lirycznej i epickiej, bachicznej i sielankowej, elegijnej i satyrycznej, naukowej i kosmicznej, a tworząc poezję, tworzył jej język - bogaty i różnorodny, zdolny oddać bogactwo i różnorodność świata. Świadomy, że muzyka składa się na harmonię świata, której odbiciem chciał uczynić swoją poezję, dążył do osiągnięcia związku między tymi dwoma sztukami, współpracując z kompozytorami, którzy tworzyli muzykę do *Amours* z 1552, co jednocześnie wprowadziło sonet do historii poezji i piosenki francuskiej.

Jeśli więc chcemy docenić Ronsarda tak jak na to zasługuje, to właśnie jako poetę "totalnego", jako poetę "najpełniejszej różnorodności", który opiewał wszystkie pory dnia, roku i życia, kaprysy losu, złudzenia miłości, smutki starości i trwogę śmierci.

W *Deffence et Illustration de la langue Françoise* du Bellay nazywał prawdziwym poetą tego, kto włada ludzkimi uczuciami. Ronsard, którego osobowość zespalała w sobie harmonijnie inteligencję i uczuciowość, talent i erudycję, był tym, który odczuwał świat i dawał odczuwać go innym, stając się w ten sposób ideałem poety.

(Krystyna Antkowiak)